

Anne-Marie Braud

Ré-inventer¹

La psychanalyse n'a pas du tout atteint ses limites, au contraire. Il y a encore beaucoup de choses à découvrir dans la pratique et dans la doctrine. En psychanalyse il n'y a pas de solution immédiate, mais seulement la longue, patiente, recherche des pourquoi.²

Le désir est au cœur de l'élaboration lacanienne de l'expérience psychanalytique comme le *Wunsch* est au centre de celle de Freud. Proposer de réintroduire la question du désir dans une journée clinique de l'École produit une impression de dépaysement. Comment dans tout le maniement de l'expérience analytique aborder ce *voilement* du désir ? « Il court, il court le désir » s'est accroché associativement à ré-inventer, peut-être plus au préfixe *ré* qui indique d'après le dictionnaire étymologique de Bloch et Wartburg, un mouvement en arrière (*regredi*, revenir sur ses pas), une action renouvelée (*recifere*, refaire), mais qui sert parfois simplement à exprimer une idée de renforcement.

Ce *ré* vient donner force à l'affirmation de Lacan : « C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de *réinventer* la psychanalyse »³, comme le passant *est poussé* à se mettre sous ce signifiant lacanien « passe », il s'agit d'un pousse au dire, d'un forçage à porter témoignage jusqu'au dispositif de la passe.

¹ Ce texte a été présenté à la journée clinique de l'E.P.S.F., « Désir de l'analyste », 9 décembre 2001. Lorsque Helena D'Elia m'a sollicitée autour de ce thème en lien avec la question de la passe, le dépaysement m'a amenée à fabriquer des titres : « Les ailes du désir », « Il court, il court le désir ».

² Interview de J. Lacan, in *Panorama*, 21 novembre 1974.

³ J. Lacan, 9^{ème} Congrès de l'École Freudienne de Paris sur la « transmission », *Lettres de l'E.F.P.*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219.

Ce réinventer, comment vient-il à Lacan ?

Je partirai du constat que lors de deux de ses interventions au cours de l'année 1978, Lacan effectue d'une manière assez soudaine un nouage de l'échec de la passe à la question de la psychose, ceci en janvier lors des assises de l'E.F.P. à Deauville. Quelques mois plus tard, en juillet, au congrès sur la transmission, il conclut ce congrès en développant « que dans la passe rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose ».

Aux *Assises* sur l'expérience de la passe, après avoir précisé que « pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu, mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le *sujet supposé savoir* »⁴, il effectue un lien entre *croire à cette chose folle* pour s'autoriser d'être analyste et comment des gens *croient aux analystes* et s'autorisent à venir leur demander quelque chose.

« Quand le symptôme n'est pas névrotique, les gens ont la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper, ce qui prouve quand même que ne *franchit* ça, à savoir venir demander à l'analyste d'arranger ça, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique. »⁵

Le moment où l'acte analytique « s'institue » dans celui qui se fera agent du Discours analytique, et qui prendra la responsabilité d'engager des sujets dans l'expérience, c'est ce *moment que Lacan a nommé passe*. La passe est aussi le nom du dispositif où il est possible de rendre compte de ce passage. Au regard de la demande d'un sujet, l'analyste doit cerner « la limite de ses moyens », en formulant cela Lacan insiste : c'est là-dessus qu'est attendu le témoignage des gens qui sont depuis peu de temps analystes. Cet échec de la passe qu'il affirme dans ce contexte ne serait-il pas à entendre comme le précise A. Tardits⁶ dans le fait de ne pas soutenir un rapport béant à un Nom-du-Père en défaut ? L'échec serait de ne pas marquer la place de ce défaut. Lacan en fait un enjeu essentiel pour la psychanalyse dont il attendait des échos à travers les témoignages des passants. Comment servir à quelque chose pour un sujet psychotique ?

⁴ J. Lacan, Assises de l'École Freudienne de Paris, « L'expérience de la passe », Deauville, 7 et 8 janvier 1978, *Lettres de l'E.F.P.*, n° 23, p. 181.

⁵ J. Lacan, *Lettres de l'E.F.P.*, n° 23, *op. cit.*

⁶ A. Tardits, « Franchissement et réponse dans la passe », *L'expérience clinique des psychoses*, colloque tenu à Marseille, E.C.F., Z'éditions, Nice, 12-13 mars 1988, p. 153.

Comment servir par exemple à ce qu'il se serve du Nom-du-Père pour pouvoir s'en passer ? Comment ne pas s'interdire de penser le *rejet* de l'imposture paternelle tel qu'il peut être à l'œuvre dans la forclusion du Nom-du-Père ?

À la Maison de la Chimie, lorsqu'il conclut le congrès sur la transmission, Lacan souligne qu'il s'est enquis de ce que c'était que les névroses. Comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? Freud a souligné qu'il ne fallait pas que l'analyste soit possédé du désir de guérir, même s'il écrit : « J'ai fait mien le mot plaisant qui veut qu'il y ait trois métiers impossibles, éduquer, guérir, gouverner ; j'avais largement de quoi faire avec le second des trois. »⁷ À partir de ce fait qu'il y a des gens qui guérissent, Lacan malgré son *invention* d'un certain nombre d'écritures, se demande comment est-ce qu'on susurre au sujet qui vous vient en analyse quelque chose qui a pour effet de le guérir. Dans la passe, rien n'annonce, rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose ; c'est dans ce contexte que cette fois il ne parle pas d'un échec mais de sa déception ; il attend toujours que quelque chose l'éclaire là-dessus. Il aimerait savoir par quelqu'un qui en témoignerait dans la passe qu'un sujet est capable de faire plus que le bavardage ordinaire ; si l'analyste ne fait que bavarder, il rate son coup.

C'est dans le fil de ce développement qu'il conclut : « Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. »⁸ Dans la passe, rien ne se serait transmis sur le truc, la façon dont on guérit une névrose. Ce truc, Lacan parle aussi d' « une question de truquage », amène chaque psychanalyste à réinventer la psychanalyse, à réinventer la façon dont on guérit une névrose ; il y est forcé, poussé, contraint. La déception de Lacan porte sur ce point là, déception qui l'a porté, forcé à *inventer* et à formuler une réponse pour lui et une question pour nous : comment, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, chaque analyste réinvente-t-il la façon dont la psychanalyse peut durer ?

Lacan se soumet à l'épreuve de cette question dans sa position d'analyste il se sent particulièrement seul, l'assistance de son séminaire ne l'assiste pas. Ses analysants qui viennent le voir pour essayer de lui dire

⁷ S. Freud, Préface, *Jeunesse à l'abandon*, August Aichhorn, Privat, 1925.

⁸ J. Lacan, *Lettres de l'E.F.P.*, n° 25, *op. cit.*

quelque chose, il ne leur répond pas toujours, il essaie que ça se passe, il souhaite que ça se passe. Certes beaucoup de psychanalystes en sont réduits là, mais c'est à partir de ce truc, de cette position qu'il a essayé d'avoir quelque témoignage sur la façon dont on devient psychanalyste. Autour de cette question, de ce passage, il *invente* sa proposition, celle qui instaure la passe.⁹

*Détours autour d' « inventer »*¹⁰

Peut-on prendre ce mot *inventer* comme un signifiant lacanien ? Serait-ce un abus de langage ? Les signifiants dits freudiens ou lacaniens ne sont pas ceux de l'histoire personnelle de Freud ou de Lacan, ce ne sont pas non plus des signifiants qu'ils ont inventés. « Freud comme Lacan sont des sujets et nul sujet ne peut être le père du signifiant. Les signifiants sont toujours ceux de l'Autre, trésor des signifiants, de l'Autre quel qu'il soit, c'est-à-dire de l'Autre barré. Par contre la chose découverte, la chose inventée, dite chose freudienne ou lacanienne, peut être considérée comme une réponse du sujet. »¹¹

Freud fut affecté par ce que lui racontaient les hystériques. Dans le désir de l'hystérique quelque chose a happé Freud, il était aspiré par la notion d'inconscient qui s'origine du fait que l'hystérique ne sait pas ce qu'elle dit quand elle dit bel et bien quelque chose par les mots qui lui manquent. C'est avec des signifiants extraits du désir de l'hystérique que Freud va cerner, border, supporter sa chose, la chose en tant qu'elle est freudienne. L'hystérique, c'est, dirons-nous, l'Autre de Freud en tant qu'elle incarne, qu'elle supporte la question qui a happé le sujet Freud.

Lacan nous fait savoir à plusieurs occasions que c'est autour de cette malade « Aimée » qu'il a été aspiré vers la psychanalyse. Il n'y a pas qu'elle bien sûr, il y a quelques autres avant et pas mal après à qui il laisse

⁹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », vol. 8, supplément à *Ornicar ?*, n° 13, 1978 et « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968.

¹⁰ Le prochain colloque des 16 et 17 mars de l'E.P.S.F a pour titre : « Chercher, inventer, réinventer ». Pour une introduction à ce thème, se reporter aux textes de J. François et J. Le Brun, *Carnets de l'E.P.S.F.*, n° 36, septembre-octobre 2001.

¹¹ B. Lemérier, « Ré-inventer la psychanalyse ? », 11 décembre 1989, inédit.

la parole : « c'est en ça que consistent mes présentations de malades »¹². C'est elle, cette malade qu'il nomme Aimée¹³, qui donne à Lacan le soupçon que le savoir ça s'invente. Dans la séance du 19 février 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*, il précise que si la question peut se poser de ce que c'est que le savoir, elle, Aimée, sa patiente, elle savait « [...] elle confirme ce dont vous comprendrez que j'en sois parti, elle *inventait* – bien sûr ça ne suffit pas à assurer que le savoir ça s'invente [...] seulement c'est comme ça que le soupçon m'est venu, naturellement, je ne le savais pas. » En 1977, en se référant à sa thèse, il insiste pour dire que son « intérêt pour voir ce que cela peut être un psychotique », en particulier dans sa rencontre avec Aimée, cela l'a amené à faire l'expérience de la psychanalyse.

Aimée donne à Lacan le soupçon que le savoir ça s'invente. Avoir été enseigné, cela peut se produire par toutes sortes de choses, il le précise en avril 1978 lors du congrès sur la transmission, par un geste, par un acte, par plus d'une catégorie ce n'est pas à cause d'un enseignement que tout d'un coup quelqu'un se déclare avoir été enseigné, la fonction de l'enseignement ne se conjugue pas forcément avec ce je ne sais quoi dont il aurait la charge et qui serait le savoir. À vrai dire cela ne va pas de soi, rien ne dit à l'avance que l'enseignement ne soit pas là pour barrer le savoir.

Je m'appuierai sur l'exercice de la présentation de malades pour éclairer par cette fenêtre le ré-inventer.

Cette question est abordée dans le séminaire *Les non-dupes errent*, le 19 février 1974. Lacan y pose que tout savoir, le savoir comme tel est une invention ; cette invention est réponse du sujet à ce qui fait trou dans le réel en tant que ça touche au non rapport. L'articulation que produit Lacan entre le dire et l'impossible à dire est inhérente à son petit fil, à cette chose qui s'articule ainsi – l'inconscient est structuré comme un langage – petit fil qu'il faut tenir dans le rapport de « concernement » avec le *fou*.

Engagé dans le dialogue avec le malade, Lacan se laisse surprendre, frapper par ce qui se dit. Pris dans un souci de savoir mieux, il s'attarde à certains mots, certaines sonorités énigmatiques, certaines formules. « Là, se joue le jeu du flou des choses, le langage est adéquat ou non. »¹⁴

¹² J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit, 6 janvier 1972.

¹³ On peut voir là un certain moment du transfert de J. Lacan à son Aimée, se reporter à J. Allouch, *Marguerite ou l'Aimée de Lacan*, EPEL, 1990.

¹⁴ J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », inédit, 10 novembre 1967.

Nous pouvons observer des allers-retours entre cet exercice et son séminaire.

Arrêtons-nous sur la présentation d'un jeune homme de 26 ans, le 13 février 1976, au cours de laquelle Lacan s'étonne que nous soyons tous la proie d'un automatisme mental normal et que la parole soit un parasite. Par sa façon de ne pas comprendre, Lacan soutient une position énonciative qui vient faire contrepoids à l'emprise du parasitage, au dialogue que le sujet mène avec ses voix. Lacan dialogue avec M. G. :

M. G : Je ne transmets aucun message à personne, ce qui me passe à travers mon cerveau c'est entendu par certains télépathes récepteurs.

Lacan : Par exemple, est-ce que moi je suis récepteur ?

M. G : Je ne sais pas... parce que...

Lacan : Je ne suis pas très récepteur puisque je manifeste que je patauge dans votre système. Les questions que je vous ai posées prouvent que c'était justement de vous que je désirais vos explications, je n'ai donc pas reçu tout ce que comporte ce que nous appellerons provisoirement votre monde...

En offrant une scène au malade par le dispositif mis en place durant la présentation, Lacan tente d'amener le patient à se réapproprier sa propre scène. Je me réfère là au séminaire sur *L'angoisse*¹⁵ où il aborde cette question de la scène et du monde. Il précise que dans le moment du plus grand embarras le sujet se précipite hors du lieu de la scène, bascule de la scène au monde, le monde étant désigné comme l'endroit où le réel se presse, et la scène incarnant la dimension du signifiant. Il va s'agir d'évaluer les moments par lesquels le sujet s'est confronté au réel, cet obscur, cet impossible qui l'envahit, qui l'assaille avant de venir à l'hôpital. Le psychotique va être là en position de faire savoir comment ça cause pour lui. Cette parole qui s'énonce il ne peut s'y reconnaître.

En février 1976, Monsieur G. dit à Lacan : « La parole imposée c'est une émergence qui s'impose à mon intellect et qui n'a aucune signification au sens courant, ce sont des phrases qui émergent. »

Plus loin : « Je suis un peu disjoint au point de vue langage ».

Quelques jours après, Lacan reprend cette présentation, il y fait référence pour préciser que ce cas de folie a commencé par le sinthome paroles imposées. « C'est tout au moins ainsi que le patient articule lui-

¹⁵ J. Lacan, *L'angoisse*, séminaire inédit, 23 janvier 1963.

même ce quelque chose qui me paraît tout ce qu'il y a de plus sensé dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. »¹⁶

Lacan reprend les classes du savoir psychiatrique d'une autre façon pour y repérer du particulier ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal ; Lacan se questionne sur comment certains vont jusqu'à sentir que la parole est un plaquage, la forme de cancer dont l'être humain est affligé.

Lacan se confronte à cette clinique toujours à renouveler, qu'il désigne comme l'insupportable du réel, clinique qui est aussi une façon d'interroger le psychanalyste.

Il apparaît possible de faire un rapprochement entre le *ré-inventer* de Lacan abordé à partir de sa position dans la présentation de malades et la position qu'énonce Freud dans « Constructions dans l'analyse ». Ce terme de *constructions* dans l'importance qu'il lui accorde devient pour lui une catégorie opérante, fondamentale de l'acte analytique et de la praxis du désir. À la fin de son texte, il ouvre une perspective en partant du constat que certains souvenirs surgis suite à une construction de l'analyste « pourraient être qualifiés d'hallucinations, si à leur netteté s'était ajoutée la croyance à leur actualité »¹⁷. Son raisonnement le conduit encore plus loin, à partir du constat que les formations délirantes dans lesquelles sont incorporées ces hallucinations « ne sont peut-être pas aussi indépendantes qu'on l'admet généralement de la poussée de l'inconscient vers le haut et le retour du refoulé ». Il « cède à l'attrait d'une analogie », il décrit les délires des malades comme des équivalents des constructions bâties dans le traitement psychanalytique. Pour Freud il serait important de renoncer à la peine inutile de persuader le malade de la folie de son délire et de la contradiction qui l'oppose à la réalité ; il s'agit de reconnaître avec le malade le noyau de vérité contenu dans son délire.

Cet insupportable du réel, l'analysant s'y confronte dans sa cure. Là où s'éprouve qu'il n'y a pas de rapport ça fait horreur, c'est cette horreur qui pousse au savoir. Si la cause c'est l'horreur, il y a par contre un

¹⁶ J. Lacan, *Le sinthome*, séminaire inédit, 17 février 1976.

¹⁷ S. Freud, « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes*, t. 2, Paris, PUF, 1985, p. 278.

désir de savoir attribué à l'Autre. Dans la séance du 9 avril 1974, Lacan s'appuie sur les « pourquoi » de l'enfant. Il précise qu'il s'agit de manifestations de complaisance, tout ce que l'enfant pose comme question est fait pour satisfaire à ce qu'il suppose que l'Autre voudrait qu'il demande. Cette chose attribuée à l'Autre s'accompagne très souvent d'un « très peu pour moi ». En expliquant qu'il *s'éduque* lui, Lacan, dans la ligne de ce qu'il *invente*, la nourriture ne lui manque pas, il illustre « ce très peu pour moi » par l'anorexie. « L'anorexique est tellement préoccupée de savoir si elle mange, que pour décourager ce savoir, ce savoir comme ça, désir de savoir, rien que pour ça, elle se serait laissée crever de faim. »

En écho à ce désir de savoir problématique il y a quelque chose dont l'analyse a découvert la vérité, c'est *l'amour du savoir*. Le transfert révèle la vérité de l'amour et précisément en ceci qu'il s'adresse au sujet supposé savoir, terme inventé par Lacan. Dans l'expérience de l'analyse, le sujet supposé savoir c'est quelqu'un qui sait, il sait le *truc*, Lacan parle d'une question de truquage, la nécessité d'un forçage. Ce truc n'opère qu'en lien avec une certaine position de l'analyste, il pose l'inconscient. Il lui faut un peu plus que cette croyance à cette chose folle qu'on appelle l'inconscient, il faut un savoir-faire qui concerne l'objet *a*, ce maniement qui selon Lacan n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun. Il faut savoir de la plainte ne retenir que la vérité.

Comment l'analyste peut-il s'orienter, sinon du point où il a pu venir à rencontrer son être de jouissance et s'affronter à la réparation dans le réel d'un savoir *désupposé*, « en éclipse » selon une métaphore de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » ? C'est avec cet être de jouissance que le sujet a rendez-vous dans la cure analytique, plus particulièrement en sa fin. Pour certains, leur passage à la position d'analyste, leur désir d'analyste est supposé s'être décidé en ce point de rencontre avec la jouissance surgie là où le signifiant ne répond plus.

En tournant autour de l'invention et du savoir, Lacan insiste à plusieurs reprises sur le fait que ce forçage à inventer s'impose à tous : « Nous savons tous parce que tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait *troumatisme*. On invente. On invente ce qu'on peut bien sûr ».¹⁸

¹⁸ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 19 février 1974, inédit.

Si le sujet a fait l'épreuve du non-rapport dans son analyse, là où le manque de liaison fait horreur, ça peut faire rejet. Pouvoir forcer cette horreur du non-rapport, y répondre par une invention, il y en a, dit Lacan, pour qui c'est de fait interdit mais pour ceux qui y sont engagés, le *ré-inventer* vient les *ré-veiller* en permanence, chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer. S'il faut un désir spécifique pour tenir cette position, c'est que l'analyste doit être capable de ré-inventer avec chaque nouvel analysant : « [...] les théories doivent vous *tomber dessus* dans la maison comme des invités inattendus alors qu'on est occupé à des *recherches de détail*. »¹⁹

L'insu que sait de la passe

Une école de psychanalyse qui fait le choix d'instituer des formations d'école, le cartel et le dispositif de la passe, s'offre comme lieu de refuge, comme base d'opération afin que chaque un puisse se laisser interpellé d'une certaine façon dans son rapport au savoir, son rapport à la communauté, au public. La seule base possible à motiver une école, écrit Lacan dans sa Proposition, « c'est le nouage inédit à partir de l'expérience psychanalytique prise en intension avec la racine de l'expérience du champ de la psychanalyse posée en son extension ».

La clinique de la passe qui se dégage de l'expérience ouvre un passage à l'invention dans la clinique psychanalytique. La passe s'inscrit entre la transmission dont le défaut pousse à l'invention et une certaine transgression, un certain forçage, un *franchissement* noué à la proposition de Lacan : « L'analyste ne s'autorise que lui-même et de quelques autres ». Cette clinique nous rappelle que si l'acte constitue un franchissement, il est sûr, comme le soutient Lacan, que nous rencontrons l'acte à l'entrée d'une psychanalyse. « Se décider avec tout ce que cela comporte à faire ce qu'on appelle une psychanalyse, cela mérite le nom d'acte, c'est une décision qui comporte un certain engagement. »²⁰

¹⁹ S. Freud - S Ferenczi, *Correspondance*, 1914-1919, t. II, Paris, Calmann-lévy, 1996, p. 86.

²⁰ J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, séminaire inédit, 15 novembre 1967.

Le terme de dénouement peut aussi rendre compte de ce franchissement dans la passe et dans la fin de la cure où elle est prise, il évoque un nœud qui se défait, une déliaison. Dans cet « éclair », des limites sont franchies, l'image du franchissement rend compte de certaines données, de certains phénomènes qui marquent ce moment que le dispositif de la passe tente d'arracher à l'oubli et à l'ineffable. Quelque chose des liens qui ficelaient le sujet, mais aussi bien l'arrimaient, se défait ; le sujet s'en trouve libre, les amarres ne tiennent plus. Une certaine terreur est le prix à payer de cette liberté. Le sujet se trouve à un carrefour où un choix subjectif s'opère. Le franchissement concerne d'abord la demande thérapeutique ; le sujet a le choix d'interrompre la cure, la possibilité de s'accommoder du symptôme sinon guéri du moins tempéré, « s'appuyant sur une *stabilisation* du fantasme, une construction fantasmatique épurée qui soutient le désir du sujet ». ²¹ Franchir la limite de la demande thérapeutique, c'est se risquer à franchir l'écran stabilisé et stabilisateur du fantasme, remettre en chantier, encore, l'épure du symptôme au plus près de son réel. Dans ce dénouement-dénuement, le sujet est affronté à la rencontre de son être, de la chose qu'il a été pour l'Autre, il est de moins en moins représenté par les signifiants de sa réserve, il se trouve engagé dans un vidage des signifiants-maîtres. La déconstruction du signifiant-maître qu'est le Nom-du-Père peut en être un moment important. Cette déconstruction marque ce temps où la jouissance phallique de la langue amarrée à la signification est consommée. Dans ce moment de destitution subjective, le passé est perdu en tant qu'affect, l'avenir perdu aussi en tant qu'espoir imaginaire, à ce point de butée extrême, aveuglé sous les coups répétés que le réel porte à l'histoire subjective ; le sujet est écrasé, les effets ne sont pas sans rapport avec une catastrophe subjective. Dans un tel moment de désarrimage d'homme libre au sens où Lacan précise dans le « Petit discours aux psychiatres » que les hommes libres ce sont précisément les fous, il n'y a pas de demande du petit *a* pour le fou, son petit *a* il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix. Il ne tient pas au lieu de l'Autre par l'objet *a*, le « *a* » il l'a à sa disposition. Un sujet qui n'est plus représenté et plus très présentable peut-être affecté par certains phénomènes. L'indication donnée par Lacan d'une réparation dans le réel du savoir éclipsé, c'est-à-dire d'une réparation dans le réel de ce qui n'a pas été symbolisé, nous oblige comme le propose A. Tardits à nous

²¹ A. Tardits, « Franchissement et réponse dans la passe », *op. cit.*

interroger sur l'hypothèse d'un rejet de l'inconscient, et donc du Nom-du-Père, dans sa proximité et sa différence d'avec la forclusion psychotique.

Dans ce moment de « désarrimage », un sujet peut sentir et pas seulement penser le savoir ; il peut sentir ce caractère parasite du langage, cette dépendance de paroles imposées, que nous avons abordés dans le dialogue entre M. G. et Lacan. Dans ce moment de la passe, cela peut se jouer par une forme du dire, cela peut faire retour dans le corps. Il n'est pas facile pour le passant d'être le support d'un discours dans lequel il s'engage. La destitution subjective, avec ses effets de désidentification et de jouissance plus ou moins terrifiants ne signe pas l'entrée dans la psychose (« ne devient pas fou qui veut »), c'est ce que rencontre le névrosé. Elle exige de la cure menée en ce point qu'y soit *marquée* la place d'un Nom-du-Père en défaut. Il s'agit de repérer comment ça s'est dénoué, franchi ; comment ça s'est renoué.

L'enjeu du dispositif de la passe n'est pas seulement de repérer que ces phénomènes de franchissement se sont produits dans le moment de passe dans la cure où, dans une fin de cure, il s'agit de repérer comment l'acte est en prise ou non sur le Nom-du-Père, comment il s'en sert tout en s'en passant.

La passe dans l'analyse est avènement du désir, elle rend possible un passage à l'acte, celui de l'analyste. Pour transporter ce savoir « crû dans son propre » jusqu'aux analystes du cartel de la passe, il y faut la dimension du savoir analytique. Ce savoir survient dans la passe entre passant et passeur, entre celui qui n'a plus ni voix, ni regard, ni corps et celui qui n'est que le dire du premier. Le passeur se situe au niveau de la parole d'un autre, dans un transfert à son analyste qui l'a désigné, lequel analyste par cet acte a misé ouvertement en engageant pleinement son désir d'analyste, ses enjeux concernant son rapport à l'inconscient, à l'école, à la question de la transmission. Le cadre de la cure s'est « entre-ouvert ».

Les analystes du cartel sont ramenés à la béance, à l'insu originaire, à l'acte qui a produit l'analyste. Le cartel est requis de lire A.E. ou pas A.E., il a la responsabilité d'articuler ce quelque chose dont s'autorise l'analyste. Les temporalités du rapport au savoir y sont hétérogènes, elles dépendent des moments et des pratiques où chacun se trouve, du comment chaque analyste est concerné par ce *ré-inventer* la psychanalyse, puisque ce qui cause chacun dans son rapport à la psychanalyse reste *singulier*.

L'enjeu de la nomination n'est pas de l'ordre du « nommer à », ce n'est ni la personne ni non plus le sujet qui est nommé A.E. ; c'est de l'analyste, même si le sujet aura ensuite à faire avec cette nomination ; j'élargirai cette question en formulant que le passant qui s'y est risqué aura à faire avec la réponse : « oui ou non ». Chaque passant qui commet l'acte vient prendre le risque de dire « c'est ça », un « c'est ça » qui vient s'éclairer de la façon dont il pose la rencontre. Il tente de remettre en scène dans le dispositif en le faisant reconnaître par d'autres son « oui éprouvé ».

Dans le cas d'une nomination, il y a reconnaissance de quelque chose que les membres du cartel pouvaient ne pas connaître, des effets de savoir, effets qui portent sur chaque habitant du cartel, sur leur savoir inconscient ; des bouts de savoir se tissent, il s'est produit quelque chose qui ressemble à une rencontre. Par la rigueur de la nomination dans cette réponse, chaque membre engage le devenir de l'école et son rapport à la psychanalyse.

« L'A.E. est invité à devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de son expérience même. »²²

Avec la passe, dans la suite de ses précédentes expériences institutionnelles, Lacan soutenait cette idée du premier pas d'un recrutement d'un style différent, d'une sélection non soumise aux lois de la concurrence. En 1964, par l'invention de l'E.F.P., puis du dispositif de la passe en 1967, en introduisant « l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres », il fait réponse peut-être à ce qu'écrit Freud à Ferenczi le 4 janvier 1928 : « [...] les obéissants n'ont pas pris note de l'élasticité de ces mises en garde et s'y sont soumis comme à des prescriptions ayant force de tabou. »²³ Vingt ans plus tard en 1947, Balint, évoquant la position subjective des jeunes analystes de l'I.P.A., s'interroge sur « la soumission des candidats au traitement dogmatique et autoritaire sans beaucoup de protestation et sur leur comportement révérencieux »²⁴. Par ce principe qu'il invente, Lacan bouscule l'autorité institutionnelle, permet aux

²² J. Lacan, *Scilicet*, n° 1, p. 14.

²³ S. Freud - S. Ferenczi, *Correspondance 1920-1923*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 370.

²⁴ M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, Avril 1983, p. 23.

analystes un certain franchissement pour s'autoriser dans leur pratique, les autorisent à lâcher des prescriptions impératives dans lesquelles ils peuvent se réfugier docilement.

Le dispositif de passe confronte à la fois les psychanalystes et les psychanalysants engagés dans cette expérience à serrer au plus près le « désir de l'analyste » ; certaines dimensions de l'expérience de la passe actuellement peuvent nous éclairer et nous amener à réaliser que l'école est sans doute une façon de traiter la question du groupe, car n'importe quel moyen de fabriquer du lien collectif ne convient pas à la psychanalyse.

Là, où il n'y a pas de garant de savoir venant confirmer le savoir-faire particulier, celui-ci n'est repérable que dans ses effets de vérité, effets de subversion qu'il impose à la structure où il s'inscrit.

Ce savoir-faire, cette invention sinthomatique, seul guide du sujet là où la transmission symbolique défaille, nous sommes tenus avec Freud, avec Lacan, non pas après Freud, après Lacan, mais avec l'un et l'autre d'en dire quelque chose. Nous sommes requis comme psychanalyste de réinventer chacun, à partir de notre savoir particulier, la façon dont la psychanalyse peut durer ; par la mise à l'écart de la jouissance abritée et caressée dans le fantasme, l'analyste retrouvera son propre désir, hors imitation il inventera sa propre façon d'habiter le discours analytique.

La *passé* pourrait-elle être contagieuse au point de maintenir ouvert l'écart entre école et groupe pour qu'existent des instants précieux de *ré-invention* ? Ce qui est fécond c'est le signifiant, qui permet une permanente remise en cause, non une organisation sélective et hiérarchique. À nous d'y être vigilant !